

dis : " Plus de veuves, Seigneur !... plus d'orphelins !"
Les Allemands arrivaient dans la petite ville de X***.

* *

Notre maison donnait sur la place principale.

Un matin, — quelques jours après, — mon père, absolument atterré, rentra. La ride que j'avais remarquée une fois seulement, s'était approfondie ; je n'y compris rien, mais cela me rendit triste, d'une tristesse inconnue. S'étant laissé choir sur un siège :

— Ne t'effraie pas, dit-il à ma mère ; encore une mauvaise nouvelle : Martin, le charbonnier, en a tué un... et il est arrêté.

— Martin !... Où... comment ?

— Voilà. Hier soir, il fut prévenu que son fils, grièvement blessé à Sedan, avait succombé ; alors, dans son désespoir, il dit à sa femme qui s'arrachait les cheveux de délire :

— Assez... les larmes ne signifient rien ; je vais t'en caluber un, et proprement.

Il prit un fusil, celui qui lui servait pour l'affût, l'arma et partit.

Une heure après, il était de retour.

— Notre gars doit être content, dit-il d'une voix farouche, en replaçant l'arme toute fumante.

— Combien ?

— Un, mais un qui compte... un à casquette.

— Bien ! mon homme. Ah ! les gueux, les canailles !... Ce que j'ai pleuré, il faut que sa mère le pleure, à celui là.

Ils se couchèrent.

La guerre fait perdre tout sentiment d'humanité, rend féroce.

— A la première heure, continua mon père, une ronde a découvert le corps sanglant d'un lieutenant allemand — la victime du charbonnier. — Immédiatement, le capitaine a fait mander le maire et a menacé de mettre le feu à la ville si le ou les coupables ne lui étaient amenés avant la fin du jour.

Martin n'a pas tardé à l'apprendre et, loyalement, ne voulant pas la raine de tous, il s'est livré.

— Alors... ?

— On va le jager. Bien entendu, il est condamné d'avance. Pauvre vieux !... Cette guerre, quelle boucherie !... Plus d'hommes, rien que des brutes. O guerre, sois maudite !

* *

Martin, je le connaissais bien ; il était le terreur des enfants de toute la contrée. On le désignait communément sous le nom de " l'homme noir." Son souvenir, évoqué de temps à autre, suffisait pour calmer, comme par enchantement, les grosses colères, et Croquemitaine, qu'on ne voyait jamais, n'avait pas son prestige.

* *

Comme mon père l'avait pensé, Martin avait été condamné séance tenante.

On devait le pendre le lendemain au soleil levant. Aussitôt que le bruit s'en répandit, les habitants de la ville de X*** s'enfermèrent chez eux ; pas une porte entrebaillée, pas une persienne battante, tout hermétiquement clos. Les maisons n'étaient plus que des cercueils dans lesquels on vivait hébété, l'âme angoissée d'émotions cruelles.

— Et que faire pour délivrer la victime ?

— Rien !

On avait offert de l'argent, les Prussiens l'avaient repoussé.

* *

J'étais encore au lit quand mon père me prit brusquement dans ses bras en me disant : " N'aie pas peur, petit, sois bien sage ; viens, il le faut."

Il me conduisit à une fenêtre et me dit : " Regarde."

Ce que je vis ?

Au milieu de la place, Martin se balançait à l'extrémité d'une corde. Son corps, qui sarsautait, ébranlait la potence qu'on avait élevée à la hâte.

— Tu vois, me dit mon père, tâche de bien comprendre. Ils ont tué son fils, et lui, pour se venger, a tué un Prussien. Alors, comme les autres

voulaient tout brûler, Martin a avoué son crime ; ils se sont emparés de lui et ils sont là deux cents pour le pendre,

— Et qui vengera Martin ? demandai-je blême et tremblant.

Mon père, qui pleurait, me montra le ciel.

— Dieu seul le sait, répondit-il.

Au même instant, nous entendîmes derrière nous un bruit sourd.

Ma mère, inquiète de notre absence, était venue. Une dernière convulsion du penda l'avait glacée d'effroi : elle s'était évanouie.

* *

Que les femmes orient pitie, soit. C'est leur rôle de fille, de sœur, d'épouse et de mère. Chez nous ? Oh ! chez nous, sachez-le bien, Allemands, la pitié ne vient qu'après la victoire. Quand le Rhin, ce fleuve qui charrie du bleu des cieux, repassera au rouge, ce sera l'aurore d'une ère nouvelle ; nos statues se dévoileront d'elles-mêmes, et la France, avec ses filles enfin retrouvées, répondra à votre cri de mort de 1870 par celui de :

— Vivez, Allemands, vivez !

* *

Quand je passe parfois dans la petite ville de X***, j'arpente tristement la place. Je revois Martin démesurément grand, agoniser sous de gros nuages menaçants ; je revois ma mère inanimée, cadavre vivant... Et cette vision, qui me hante souvent, ne m'est ni moins pénible, ni moins douloureuse qu'au premier jour.

PAUL HUBERT.

QUESTION HISTORIQUE

QUELLE EST L'ORIGINE DE LA TRAITE DES NOIRS, ET QUAND A-T-ELLE CESSÉ ?

On sait ce qu'était le commerce des noirs. Ce fléau, si on ne l'avait arrêté, aurait dépeuplé l'Afrique. Pour recueillir quelques douzaines d'esclaves, les traitants pillaient plusieurs villages et massacraient des centaines d'habitants. On a calculé que pour un esclave robuste, on tuait quinze hommes. Voici comment la traite prit naissance :

Au XVe siècle, des Musulmans, chassés d'Espagne, tombèrent entre les mains des Portugais, qui consentirent à les échanger aux Sarrasins contre un plus grand nombre d'esclaves noirs.

Vers la fin du XVIe siècle, tous les États faisaient transporter des nègres dans leurs colonies d'Amérique. Mais en 1751 les Quakers demandèrent l'abolition de l'esclavage dans le Nord de l'Amérique ; ils finirent par l'obtenir en Virginie, en Pensylvanie, dans le Massachusetts et le Connecticut. De là, les idées anti-esclavagistes se propagèrent en Europe.

L'Angleterre abolit la traite en 1807, et la France en 1810 (Le traité fut confirmé par Napoléon pendant les Cent jours.)

Mais cette abolition eut besoin d'être rappelée à plusieurs reprises. En France, nous trouvons la déclaration de 1814, l'ordonnance de 1817 et les lois de 1818 et 1826. A leur tour, l'Autriche, la Prusse et la Russie, en 1841, défendirent à leurs nationaux le commerce des noirs.

Enfin, l'Angleterre, en 1838, et la France, en 1848, sur la motion de Schœlcher, émancipèrent les esclaves de leurs colonies, et, par suite de la guerre de sécession, les États-Unis d'Amérique furent débarrassés complètement de ce vestige des anciens siècles. Il ne resta plus alors que le Brésil et les républiques de l'Amérique du sud qui eurent des esclaves. Depuis deux ou trois ans, ces derniers foyers ont disparu, et, de nos jours, l'esclavage n'existe plus que dans le centre de l'Afrique. Mais la civilisation, représentée par la France et l'Angleterre, a restreint de plus en plus ses proportions, et dans peu d'années il aura complètement disparu.

Le comble de la pénitence pour une blanchisseuse : Repasser ses péchés et en peser les conséquences.

FAITS SCIENTIFIQUES

Deux nouveaux appareils automatiques, qu'il est bon de signaler aux amateurs de musique et aux militaires qui pratiquent le tir à la cible à grande distance.

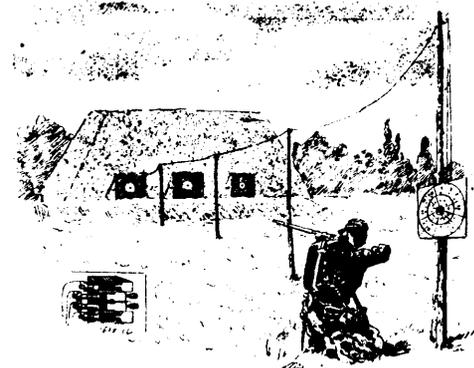
Tous ceux qui ont joué de quelque instrument savent combien il est ennuyeux de s'interrompre pour tourner la page. On n'a pas toujours auprès de soi, surtout quand on a pas le bonheur d'être jolie femme, un auditeur qui s'empresse à l'instant voulu.



TOURNE FEUILLETS AUTOMATIQUE

La tourne-feuillets automatique consiste en deux agrafes qui servent à fixer, sur des pupitres quelconques, un faisceau d'aiguilles mobiles, actionnées par une poire pneumatique dissimulée sous le pied, comme le montre la gravure ci dessus. Le nombre des aiguilles dépend naturellement du nombre de pages à tourner : à chaque pression du pied, un feuillet se tourne.

Le marqueur automatique du tir à la cible est fondé toujours, comme tous les appareils de cette destination, sur le principe de l'électro-aimant qui, lorsque le courant passe, attire l'extrémité d'un levier déclanchant un signal.



MARQUEUR AUTOMATIQUE POUR CIBLE

La cible réceptrice et la cible indicatrice (celle-ci placée près du tireur) sont toutes deux divisées en un certain nombre de secteurs ; derrière la cible réceptrice sont disposées des boutons munis de tiges entourées de ressorts à boudin qui, lorsqu'ils sont déformés par le choc de la balle, établissent un contact dans le circuit électrique formé par des fils télégraphiques et font sortir dans la partie correspondante de la cible indicatrice un petit index.

Plus de marqueurs, plus de drapeaux signaux : célérité et sécurité, ce sont là des avantages qui ne sont pas à dédaigner.

Les ouvrages suivants sont toujours en vente les *Farces de Piron* (10c), le *Pater* (10c), les *Lettres d'un Étudiant* (10c), *Un Disparu* (10c), *l'Ami des Salons* (10c), les *Loisirs d'un Homme du Peuple* (50c). Qu'on s'empresse de venir les acheter chez G. A. & W. Damont, 1826, rue Sainte-Catherine.